

INTRODUCTION

Honoré d'Urfé offre un des exemples les plus frappants qui soient des changements du goût et de l'instabilité des réputations littéraires. Non seulement ses œuvres secondaires — celles qu'on peut bien dire inconnues, même de nom, du public de nos jours, les *Épîtres morales* ou le *Sireine* — ont été maintes fois rééditées au début du XVII^{ème} siècle ; mais encore et surtout, son grand ouvrage, l'*Astrée*, souleva, dès qu'il eut paru, un enthousiasme inconcevable. La cour et la ville, la province et l'étranger même en furent aussitôt séduits et enivrés. Tout mal disposé qu'il pût être envers l'auteur, soldat de la Ligue et serviteur dévoué du duc de Savoie, Henri IV oubliait, à le lire, les douleurs de la goutte¹. « Dans la société de la famille [du cardinal de Retz], on se divertissait, atteste Tallemant des Réaux, à s'écrire des questions sur l'*Astrée* ; et qui ne répondait pas bien payait pour chaque faute une paire de gants de Frangipane. On envoyait sur un papier deux ou trois questions à une personne, comme par exemple à quelle main était Bonlieu au sortir du pont de la Bouteresse et autres

¹ *Mémoires* de Bassompierre, année 1609.

choses semblables, soit pour l'histoire, soit pour la géographie : c'était le moyen de bien savoir son *Astrée* » ; mais il y en avait qui trichaient un peu, car ils allaient consulter d'Urfé en personne². Quand lui-même — assez peu modestement, mais la modestie fut de tous temps le moindre défaut des hommes de lettres — se vantait d'avoir « peint pour l'éternité », composé un « livre singulier et qui ne périrait point », un livre « qui était le bréviaire de tous les courtisans », Saint François de Sales applaudissait fort à cette « généreuse remarque ». Pierre Camus, le bon évêque de Belley, tout romancier qu'il fût, n'hésitait pas à renchérir encore sur l'éloge de son triomphant rival, admirant comme « il réussissait merveilleusement en l'une ou l'autre éloquence, libre et nombreuse, je veux dire en l'art oratoire et en la poésie » ; « la mémoire (de l'*Astrée*) écrivait-il encore avec une espèce de dévotion, m'est douce comme l'épanchement d'un parfum ». Du fond de l'Allemagne, vingt-neuf princes ou princesses et dix-neuf grands seigneurs ou dames, écrivaient à d'Urfé qu'ils savaient par cœur les trois premières parties de son ouvrage, qu'ils attendaient impatiemment la suite ; et, réunis en une « Académie des vrais amants » qui s'étaient partagé les noms des

² Tallemant, édition Monmerqué et Paulin, Paris, V, 484. — Il y a dans les *Mémoires* du cardinal de Retz des souvenirs très nets de l'*Astrée*.

personnages de l'*Astrée*, ils suppliaient l'auteur d'accepter pour lui-même le nom de Céladon, duquel aucun d'eux ne s'était senti assez digne.

Même après la mort de d'Urfé, l'enthousiasme ne se ralentit point. Huet, dans son traité *De l'origine des romans*, et du ton de Boileau célébrant Malherbe, disait : « Monsieur d'Urfé fut le premier qui tira nos romans de la Barbarie et les assujettit aux règles, dans son incomparable *Astrée*, l'ouvrage le plus ingénieux et le plus poli, qui eût jamais paru en ce genre et qui a terni la gloire que la Grèce, l'Italie et l'Espagne, s'y étaient acquise. » Dans sa *Lettre à Mademoiselle de Scudéry*, « évêque plus que sexagénaire » qu'il était alors, il ne retire rien de son admiration passée : « J'étais presque enfant quand je lus ce roman pour la première fois, et j'en fus si pénétré que j'évitais depuis de le rencontrer et de l'ouvrir, craignant de me trouver forcé de le relire, par le plaisir que j'y prévoyais, comme par une espèce d'enchantement... Lorsque je me trouvai engagé à écrire ce petit traité *De l'origine des romans...* je relus l'*Astrée* d'un bout à l'autre. Et, comme l'âge m'avait mûri l'esprit et que l'étude m'avait formé le goût, j'y trouvai de nouveaux charmes et je demurai persuadé qu'il conserverait son prix tant que les lettres fleuriraient et que les

productions de l'esprit seraient estimées. Je ne me dédis point de ce que j'ai dit de M. d'Urfé dans ce traité³ ». Patru, au sortir du collège, « savait presque par cœur » les trois volumes qui avaient alors paru. À bien des années de là il se souvenait de la joie qu'il avait éprouvée à voir l'auteur et à pouvoir converser avec lui de son chef d'œuvre, si bien que, disait-il, « encore aujourd'hui, je ne puis penser sans plaisir à des heures si heureuses » ; selon lui, « la mémoire de Céladon et d'Astrée durera autant que les lettres françaises, ou, pour mieux parler, autant que le monde⁴ ». Pellisson proclamait d'Urfé « un des plus rares et des plus merveilleux esprits de la France » ; et Segrais, sur la fin de sa vie, trouvait encore l'*Astrée* si belle qu'il aurait eu plaisir à la relire une fois de plus⁵. Les plus grands mêmes l'admiraient ou l'imitaient ou du moins subissaient son influence. La Fontaine tirait un opéra de l'*Astrée* et célébrait l'« œuvre exquise » de « Monsieur d'Urfé » :

*Étant petit garçon, je lisais son roman
Et je le lis encore, ayant la barbe grise⁶.*

³ Mlle de Scudéry, de son côté, proclame au début d'*Artamène* qu'elle a pris pour « uniques modèles l'immortel Héliodore et le grand d'Urfé ». Seule leur route mène infailliblement à la gloire.

⁴ *Plaidoyers et Œuvres diverses : Éclaircissements sur l'histoire de l'Astrée*.

⁵ *Segraisiana*, p. 29.

⁶ Ballade. — Cf. Épître à Huet :

Des Bergères d'Urfé chacun est idolâtre.

« Bossuet emprunta à l'*Astrée* des phrases de son *Panégyrique de Saint Bernard*, comme Corneille y avait pris des vers du *Cid*... Les frères Parfaict attestent que, durant une trentaine d'années les auteurs dramatiques y puisèrent le sujet de presque toutes leurs pièces⁷ ; et peut-être ne serait-il pas très malaisé de montrer qu'il y a encore du Céladon dans les jeunes premiers de Racine⁸ » Enfin, — c'est tout dire — Boileau, Boileau lui-même, le pourfendeur des Gomberville, des La Calprenède, des Desmarets, des Scudéry, reconnaît que d'Urfé a su mettre dans son œuvre principale « une narration également vive et fleurie, des fictions très ingénieuses et des caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés et bien suivis. Il composa ainsi un roman qui lui acquit beaucoup de réputation et qui fut fort estimé même des gens du goût le plus exquis, bien que la morale en fût fort vicieuse, ne prêchant que l'amour et la mollesse et

⁷ Cf. *Segraisiana*, p. 144 : « Pendant près de quarante ans, on a tiré presque tous les sujets de pièces de théâtre de l'*Astrée*, et les poètes se contentaient ordinairement de mettre envers ce que M. d'Urfé y fait dire en prose aux personnages. »

⁸ Cf. Brunetière (*Manuel*) ; après avoir dit que la *Princesse de Clèves* n'est qu'un épisode de l'*Astrée*, il ajoute : « On peut aller plus loin encore et retrouver quelque chose de l'inspiration de l'*Astrée*, dans les tragédies de Racine, dans les comédies de Marivaux, dans les romans de Prévost, dans J.-J. Rousseau, et peut-être de nos jours même jusque dans certains romans de George Sand ».

allant même quelquefois jusqu'à blesser un peu la pudeur⁹ ».

Au XVIII^{ème} siècle encore, l'abbé Prévost trouvait dans l'*Astrée* « un composé enchanté d'intrigues intéressantes, mais naturelles, de situations heureuses, telles que la scène ne nous en offre point de si touchantes ». Et Jean-Jacques Rousseau, après en avoir charmé sa jeunesse, y consolait les déceptions de son âge mûr et oubliait ses ennuis à le relire¹⁰. Mais c'étaient l'abbé Prévost et Jean-Jacques, deux hommes passionnés et romanesques, deux aventuriers du sentiment. À côté d'eux, l'enthousiasme allait s'affaiblissant. La Harpe avouait qu'il n'avait jamais eu le courage d'achever les dix volumes de l'*Astrée* ; en 1728, Nicéron se faisait évidemment l'écho de l'opinion commune, en écrivant : « Ce livre qui faisait

⁹ *Les héros de roman*, Discours préliminaire. – On trouve un peu plus loin un passage curieux qui nous révèle une des causes de l'indulgence de Boileau envers d'Urfé. C'est que, – si étrange que cela puisse paraître – il le considère en un certain sens comme son précurseur : « Au lieu que d'Urfé, dans son *Astrée*, de bergers très frivoles, avait fait des héros de roman considérables, ces auteurs au contraire – les Scudéry et autres, – des héros les plus considérables de l'histoire, firent des bergers très frivoles et quelquefois même des bourgeois encore plus frivoles que ces bergers ». Ainsi, pour Boileau, l'*Astrée* est à *Clélie* ce qu'est l'héroï-comique au burlesque, le *Lutrin* à l'*Énéide travestie*.

¹⁰ *Confessions*, part. I, liv. IV.

autrefois les délices des personnes les plus spirituelles et même des savants, n'est plus lu maintenant ; le goût de ces romans de longue haleine et où les aventures sont entassées les unes sur les autres sans qu'on en voie jamais la fin a subsisté quelque temps, mais il est entièrement passé. On n'est plus d'humeur à se prêter longtemps à des idées si frivoles et ceux qui ont conservé le goût du roman ne veulent plus que de ces histoires qui durent assez pour les amuser, mais non point assez pour leur causer de l'ennui¹¹. »

Le déclin est déjà commencé. Dès lors, il se prononce de plus en plus. Aujourd'hui, d'Urfé occupe sa place légitime dans l'histoire de la littérature française et surtout dans l'histoire du roman ; mais, sauf les historiens et les critiques de profession, qui le lit vraiment ? et qui donc, parlant encore d'Astrée ou de Céladon, en parle autrement que par oui-dire ?

¹¹ *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, VI, 226. – Notons cependant que Fontenelle a loué en vers, élégants et froids, malgré les exclamations et les invocations, le roman de d'Urfé. Mais n'y était-il pas obligé par cela seul qu'il se croyait poète bucolique » ?

Nous n'avons pas à discuter ici toutes les questions que peut soulever l'*Astrée*, puisque nous ne considérons en d'Urfé que le poète. Mais, pour cette raison même, il en est une au moins, de ces questions, qu'il importe d'examiner — sinon de résoudre définitivement. Qu'y a-t-il de vrai et qu'y a-t-il de personnel dans l'*Astrée* et par conséquent dans les poésies dont le roman est semé ? Est-ce fiction pure ? Est-ce confession, voilée sans doute, déguisée autant qu'on voudra, mais confession pourtant ? Et si nous y trouvons peut-être des événements imaginaires, n'y trouverons-nous pas néanmoins des sentiments réels ?

Les premiers lecteurs n'ont pas hésité ; tous ils ont cru que d'Urfé avait mis en scène des personnages vrais, et s'y était mis lui-même. C'est ce qui se disait « dans le monde », au témoignage de Patru ; et, après avoir interrogé le grand homme en personne, l'honnête Patru déclarait : « Toutes les histoires de l'*Astrée* ont un fondement véritable ; mais l'auteur les a toutes romancées, si j'ose user de ce mot, je veux dire que pour les rendre plus agréables, il les a toutes mêlées de fictions qui, quelquefois, sont des fictions toutes pures, mais le

plus souvent ce ne sont que voiles d'un ouvrage exquis, dont il couvre de petites vérités qui, autrement, seraient indignes d'un roman ». Pour mieux dissimuler, tantôt d'Urfé idéalise ou symbolise des faits réels, tantôt il confond plusieurs histoires en une, tantôt il en divise une seule en plusieurs, tantôt il emploie des termes volontairement inexacts, tels que « se marier » pour « s'aimer », tantôt enfin il change les lieux, les temps, l'ordre des faits, ou il use à la fois de tous ces déguisements. Si la mort l'a empêché de donner à Patru, comme il l'avait promis, le mot de toutes ces énigmes, du moins il lui a confirmé que c'étaient bien des énigmes et qu'il y avait un « mot ». *L'Astrée* serait donc un livre à clefs.

D'après les premiers auteurs de ces clefs, la principale histoire de *l'Astrée* serait l'histoire de d'Urfé lui-même. Les familles d'Urfé et de Châteaumorand, longtemps ennemies, se réconcilièrent enfin et il fut convenu que Diane épouserait l'aîné des d'Urfé. Honoré, tout enfant qu'il fût, s'éprit de sa future belle-sœur et, pour changer le cours de ses idées, on l'envoya faire un séjour à Malte. À son retour, il trouva Diane mariée ; longtemps il réprima son amour, mais quand enfin l'union d'Anne d'Urfé fut annulée, Honoré céda à sa

passion devenue légitime et, après vingt-quatre ou vingt-cinq ans de constance, l'hymen couronna sa flamme — comme on eût dit alors. Telle est l'histoire qui fait le fond de l'*Astrée* : Céladon, c'est lui et Astrée, c'est Diane¹². Il y avait bien à cela quelques difficultés, que dès le XVII^{ème} siècle signalait le savant Huet. Tel détail après coup paraissait controuvé, tel autre contradictoire avec le fond même de la légende ; mais on trouvait et lui-même le premier trouvait réponse à tout. S'il était faux que les familles d'Urfé et de Châteaumorand eussent jamais été en querelle, cela n'empêchait pas qu'Honoré n'ait pu s'éprendre de sa belle-sœur, de quelque manière qu'elle le fût devenue ; si Honoré-Céladon, à ce qu'on croyait, plantait là bien vite Diane-Astrée, ce n'était pas une difficulté ; il n'en était pas moins un amant constant : il n'en était pas moins toujours amoureux, sinon d'Astrée même, mais « de l'idée qu'il conservait de l'Astrée du temps passé, si différente de l'Astrée d'alors¹³ ».

Malheureusement d'autres, les d'Artigny, les Aug. Bernard, ont fait intervenir la gênante chronologie et l'indiscreète enquête. Ils insistent sur

¹² Du reste, il est aussi Sylvandre et elle est aussi la Diane de l'*Astrée*.

¹³ Huet.

les révélations de Huet : Honoré a épousé Diane uniquement par intérêt, il s'en est bien vite lassé et séparé. Ils allèguent des objections nouvelles. Quand Diane épousa son frère Anne, Honoré avait environ sept ans : qu'il l'ait aimée alors, c'est d'une précocité sentimentale qu'on admettra difficilement. Il n'est jamais allé à Malte : on ne l'y a donc pas envoyé pour le guérir de sa passion. — Et voilà toute l'histoire par terre.

De Loménie en a ramassé les morceaux. Il insiste sur l'autorité du témoignage de Patru : ce fort honnête homme, en reconnaissant que d'Urfé ne lui a pas tout dit, en raison de sa jeunesse, affirme en même temps que son récit est « très peu de chose de ce qu'il a pu dérober » à celui qu'il appelle « notre illustre », pendant « les bienheureuses conversations qu'il a eues avec lui ». Il y a donc là un fondement vrai à la légende, dont les détails seuls peuvent être faux. Honoré d'Urfé, au sortir du collège, a vécu dans l'intimité de sa jeune belle-sœur, qui n'était mariée qu'en apparence ; il savait sans doute à quoi s'en tenir sur ce mariage blanc ; il a pu l'aimer sans crime, en espérant pour l'avenir... Réduite à cela, la légende n'a plus rien d'in vraisemblable.

Et voici que des érudits arrivent à la rescousse, recousant ce que de fâcheux érudits avaient décousu. L'abbé Reure démontre qu'Honoré d'Urfé et sa femme n'ont point vécu séparés : à partir de 1600 on les voit à chaque instant ensemble à Virieu, comme à Châteaumorand et à Paris. D'autre part, en lisant soigneusement l'*Astrée*, on trouve, comme M. Lefranc l'a montré avec bien d'autres, des identifications vraisemblables, probables, presque certaines...

Mais, pour savoir le vrai, rien ne vaut le témoignage de l'auteur lui-même. Dans sa *Lettre à la Bergère Astrée*, qui fait la seconde dédicace ou l'introduction du premier volume, Honoré d'Urfé dit à son héroïne : « Si tu te trouves parmi ceux qui font profession d'interpréter les songes et découvrir les paroles plus secrètes d'autrui, et qu'ils assurent que Céladon est un tel homme et Astrée une telle femme : Ne leur réponds rien, car ils savent assez qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent; mais supplie ceux qui pourraient être abusés de leurs fictions, de considérer que si ces choses ne m'importent, j'aurais eu bien peu d'esprit de les avoir voulu dissimuler et de ne l'avoir su faire. Que si en ce qu'ils diront il n'y

a guère d'apparence, il ne les faut pas croire, et s'il y en a beaucoup, il faut penser que pour couvrir la chose que je voulais tenir cachée et ensevelie, je l'eusse autrement déguisée. Que s'ils y trouvent en effet des accidents semblables à ceux qu'ils s'imaginent, qu'ils regardent les parallèles et comparaisons que Plutarque a faites en ses *Vies des Hommes illustres* ». C'est une dénégation. Or, envoyant son *Astrée* à Étienne Pasquier, Honoré lui écrivait : « Cette Bergère que je vous envoie n'est véritablement que l'histoire de ma jeunesse, sous la personne de qui j'ai représenté les diverses passions, ou plutôt folies, qui m'ont tourmenté l'espace de cinq ou six ans¹⁴ ». C'est un aveu.

Qui croire, d'Honoré parlant à Astrée, c'est-à-dire au public, ou d'Honoré parlant à Pasquier ? Évidemment le dernier¹⁵. La protestation publique

¹⁴ Lettres d'Etienne Pasquier, XVIII, IX.

¹⁵ On pourrait alléguer encore bien d'autres passages imprimés, par exemple, la lettre de l' « auteur » *À la Rivière du Lignon*, qui ouvre la troisième partie : d'Urfé y proclame que c'est bien sa propre passion qu'il a dépeinte. Mais ces déclarations publiques me semblent moins probantes : un sceptique pourrait alléguer – et la chose n'est pas impossible – que l'écrivain a fini par prendre l'attitude et par jouer le rôle que tant d'admirateurs lui suggéraient à force de les lui prêter. Noter en effet que dans ces passages destinés aux lecteurs, d'Urfé avoue une grande passion, unique, mystérieuse, romanesque, poétique – presque romantique déjà : un amour à la Céladon ; au contraire, dans sa lettre privée à Pasquier, il avoue

de l'auteur n'est destinée qu'à couvrir les apparences ; s'il s'élève à l'avance contre les identifications, c'est qu'il les sent inévitables. Qui ne sait que se défendre trop tôt, c'est se dénoncer ?

Donc il y a dans l'*Astrée* non point peut-être l'histoire d'Honoré et de Diane, mais bien l'histoire des « diverses passions » qui ont occupé « cinq ou six ans » de sa vie¹⁶ ; et, dans le roman, comme dans les poèmes qui y sont inclus, comme dans les autres poèmes sans doute, il y a une part de vérité. Ainsi Boileau avait raison, quand il écrivait : « Honoré d'Urfé, homme de fort grande qualité dans le Lyonnais, et très enclin à l'amour, voulant faire valoir un grand nombre de vers qu'il avait composés pour ses maîtresses, et rassembler en un corps plusieurs aventures amoureuses qui lui étaient arrivées, s'avisa d'une invention très agréable. Il feignit que dans le Forez... il y avait eu... une troupe de bergers et de bergères... Tous ces bergers et toutes ces bergères étant d'un fort grand loisir,

des passions diverses et qui se sont succédé bien vite ; des amours à la façon d'Hylas.

¹⁶ Cf. *Segraisiana* (p. 29) : « Il y a deux choses qui font la bonté de son roman : la disposition qui est régulière et les passions tendres et amoureuses qu'il avait ressenties lui-même, qui sont touchées très délicatement, car il faut avoir été bien amoureux, pour bien parler de l'amour ».

l'amour, comme on peut le penser, et comme il le raconte lui-même, ne tarda guère à les y venir troubler, et produisit quantité d'événements considérables. D'Urfé y fit arriver toutes ses aventures, parmi lesquelles il en mêla beaucoup d'autres, et enchâssa les vers dont j'ai parlé, qui, tout méchants qu'ils étaient, ne laissèrent pas d'être soufferts et de passer, à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre¹⁷ ».

Boileau, comme on voit, ne fait pas grand cas du talent poétique d'Honoré d'Urfé. Malherbe n'avait pas été plus indulgent : « Monsieur d'Urfé, dit Segrais¹⁸, ne faisait pas si bien des vers qu'il écrivait en prose ; cependant il ne pouvait s'empêcher d'en faire, quoique Malherbe eût fait tout ce qu'il eût pu pour l'en détourner, en lui représentant qu'il n'avait pas assez de talent pour cela et qu'un gentilhomme comme lui devait éviter le blâme de passer pour un mauvais poète... ».

¹⁷ *Les héros de roman*. Dialogue préliminaire.

¹⁸ *Segraisiana*, p. 445.

Ces jugements sévères, il faut bien le reconnaître, ne laissent pas de paraître un peu fondés¹⁹.

D'abord, Honoré d'Urfé n'est pas assez original. Que dans son roman, il ait imité²⁰ Héliodore, Achille Tattius, Eustathius et Longus et la *Diane* de Montemayor, et l'*Aminte* du Tasse et le *Pastor Fido* de Guarini, et les ait « pillés sans scrupule », passe : dérober aux anciens et aux étrangers, à cette époque, c'est conquête et non plagiat. S'imiter soi-même et répéter en vers ce qu'on a dit en prose, c'est encore légitime, quoiqu'il soit fâcheux pour un poète de ne pas mieux renouveler ses comparaisons et ses images. D'Urfé l'a fait à mainte reprise. « Jamais qui poursuivra la fortune ne la prendra. Car elle est du naturel, en cela, du chasseur qui dédaigne la proie prise et ne

¹⁹ Je ne sais pourquoi M. Lefranc soupçonne ici Malherbe de jalousie. Malherbe a critiqué les poésies d'Honoré d'Urfé comme celles de Desportes et pour les mêmes raisons purement littéraires ; et l'on ne nie pas, je crois, que Desportes ne soit supérieur à d'Urfé.

²⁰ Huet, p. 72, 78, 121, 127. – Cf. Bonafous, p. 225. « Les sonnets sont presque toujours imités de Pétrarque ou de quelque autre poète italien...; dans les *Chansons*, dans les *Stances*, dans les *Regrets*, on trouve de fréquents souvenirs de Théocrite, de Virgile et d'Ovide ». Voir encore *ibid.*, p. 35 et tout le chapitre sur les Sources de l'*Astrée*. – Au contraire, dans sa leçon qui porte le même titre (*Revue des Cours*, 14 déc.1905), M. Lefranc défend l'originalité poétique de d'Urfé. C'est une question que pourrait seule résoudre une étude des sources faite à travers la poésie italienne et la poésie espagnole. Il faudrait à d'Urfé, comme à Rénier, un Vianey,

désire que celle qui fuit. » Ce passage des *Épîtres morales* est le thème du couplet d'Amidor :

*Le chasseur jamais ne prise
Ce qu'à la fin il a pris ;
L'inconstante fait bien pis,
Méprisant qui la tient prise.*

Si Léonide dit en prose, au troisième livre de la I^{ère} partie de l'*Astrée* : « Tout ainsi que l'eau de la fontaine fuit incessamment de sa source : de même l'Amour qui naît de cette belle, s'éloigne d'elle le plus qu'il peut » ; Lycidas dit en vers au livre IV :

*... Mais à quoi sert cela, comme si de sa source
L'eau soudain qu'elle y naît, incontinent s'enfuit ;
De même aussi l'Amour, d'une soudaine course,
S'enfuit loin de ces yeux, quoi qu'il en soit produit...*

Mais ce qui est plus grave, c'est que d'Urfé se souvienne parfois trop bien de vers qui devaient être alors dans toutes les mémoires et les rappelle trop fidèlement. Si Desportes n'avait pas naguère demandé à Rosette :

*Où sont tant de promesses saintes ?
Tant de pleurs versés en partant ?*

il est visible que Céladon n'eût pas demandé à Astrée :

*Où sont les serments que nous fîmes ?
Où sont tant de pleurs épanchés ? etc.*

S'il n'avait pas gémi :

*Mais ce serait en vain que j'en prierais les dieux ;
Ils en sont amoureux...*

il est vraisemblable qu'Andrimarte n'eût pas
dit :

*Ma voix où s'adresse-t-elle ?
Les Dieux, la voyant si belle,
En sont épris et jaloux,
Comme nous.*

Si Bertaut n'avait pas tout récemment écrit :

*Félicité passée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir ?*

il est clair que Damon n'eût pas soupiré à son
tour

*Une félicité passée
Et qui ne peut plus revenir
Est le tourment de la pensée
Qui la veut encor' retenir²¹.*

Ainsi d'Urfé, trop docile imitateur, nous fait
douter de son originalité.

²¹ Cf. encore : Bertaut : « Dieux ! qu'elle est véritable en mauvaises promesses » et d'Urfé, I, IV, : « Ah ! le malheureux ! combien fut-il véritable en ses mauvaises promesses ».

Il nous fait aussi douter de son goût. Ou, pour mieux dire, nous sommes trop certains qu'il l'a eu parfois exécration. Il cultive avec amour le jargon précieux : les feux et les flammes, les fers et la prison, les rochers et les glaces, toutes ces comparaisons, toutes ces métaphores usées et prétentieuses, il les entasse en ses vers. Il n'hésite pas à écrire :

*Ainsi, je porterai dans un même tombeau,
Sans déceler mon mal, la vie et le flambeau*

Qui dans mon cœur s'allume :

Mais comment se peut-il qu'un feu si violent
Ne soit vu de quelqu'un, ou qu'au moins il ne fume,
Puisqu'il me va brûlant ?

Il adresse à une dame le madrigal suivant :

*Je puis bien dire que nos cœurs
Sont tous deux faits de roche dure,
Le mien résistant aux rigueurs,
Et le vôtre, puisqu'il endure
Les coups d'amour et de mes pleurs ;*

*Mais considérant les douleurs
Dont j'éternise ma souffrance,
Je dis en cette extrémité :*
Je suis un rocher en constance
Et vous l'êtes en cruauté !

« La chute en est jolie » ; mais qu'en eût dit Alceste ? Et qu'eût-il dit encore, s'il avait lu les Stances : *Monde d'amour*, où d'Urfé révèle

doctement tant de si belles correspondances : la terre immobile au centre du monde, c'est sa fidélité ; les tremblements de terre, ce sont les convulsions de ses soupçons jaloux ; l'océan ce sont ses pleurs... et ainsi de suite, jusqu'à la lune et au soleil et aux saisons :

*L'Été, c'est le transport, dont le sang me bouillonne,
Et l'Hiver c'est la peur qui me gèle en tout temps :
Mais que me vaut cela, si toujours mon Automne
Est sans fruits, aussi bien que sans fleurs mon
[Printemps ?*

Si avec cela d'Urfé abuse de l'érudition²² et joint la pédanterie à la préciosité, on comprendra que Malherbe ait froncé ses rudes sourcils²³.

Enfin, pour être complet et pour n'oublier aucun des défauts de notre auteur, il faut avouer qu'il n'est pas toujours très clair. À force de s'alambiquer la cervelle pour trouver des nuances fines et subtiles de sentiments, à force de contourner ses phrases, il tombe dans l'obscurité. Céladon demande aux arbres, témoins de son

²² Bonafous et Lefranc : Les sources de *l'Astrée*. – Huet lui en faisait un grand mérite (p. 2).

²³ Ajoutons que d'Urfé « ronsardise » (cf. Bonafous, p. 136) : la recommandation était médiocre auprès du sévère tyran des mots et des syllabes.

ancien bonheur, si sa maîtresse a oublié les serments d'autrefois :

*N'est-ce pas en votre présence,
Arbre feuillus et bois heureux,
Où tant de serments amoureux
Ont pris autrefois leur naissance ?*

*Dites-moi si, pendant l'absence,
L'on s'est jamais souvenu d'eux,
Ou si les serments de tous deux
Ne sont plus en sa souvenance ?*

Le mouvement du premier quatrain est heureux ; le second, au moins, se comprend sans peine ; mais voici les tercets :

*Mais qu'est-ce que je veux savoir ?
Puis-je bien tant me décevoir
Que d'estimer que la pensée*

*Qu'elle en peut avoir eue ici
Ne l'ait pas autant oppressée
Qu'elle m'a laissé de souci ?*

On croit bien apercevoir quelque vague lueur d'idée, mais — franchement — l'on « ne distingue pas très bien » : il n'a pas assez allumé sa lanterne²⁴.

²⁴ Une des raisons de cette obscurité est souvent dans l'abus des inversions (compliquées ou non de périphrases) :

*Quand enfin des Français, Celui qui tout dispose,
Voulut qu'en son Midi se couchât le Soleil..*

Et pourtant d'Urfé y tenait, à ses vers ; le soin même avec lequel il les relève dans sa Table des matières, avec les « Lettres », — lettres et poésies étant évidemment les morceaux à effet — le prouve suffisamment. S'est-il donc à ce point mépris sur son compte ? Et pourtant les contemporains de d'Urfé ont admiré ses vers : le *Sireine* a eu sept éditions en une vingtaine d'années. Se sont-ils donc, eux aussi, tellement abusés ?

Je ne le crois pas tout à fait. Mais, comme les pièces de mon plaidoyer sont placées ici, sous les yeux du lecteur, je ne le développe point. Qu'on parcoure donc ce petit recueil. N'y trouvera-t-on point parfois, surtout dans les vers d'Hylas, une gâité spirituelle et aisée²⁵ ? Dans bien des poèmes précieux, — le genre et le ton une fois admis — ne sentira-t-on point je ne sais quelle grâce élégante et

Traduisez : quand Celui qui dispose tout (Dieu) voulut que le soleil des Français (Henri IV) se couchât en son midi...

²⁵ On a souvent remarqué que l'inconstant Hylas est bien plus vivant, bien plus amusant, que le langoureux Céladon. Ne serait-il pas, lui aussi, une figure d'Honoré d'Urfé et peut-être du véritable d'Urfé, lorsqu'il oublie son rôle de soupirant et l'attitude littéraire qu'il s'est imposée ? Souvenons-nous que sa jeunesse, de son propre aveu, fut « tourmentée de diverses passions ou plutôt folies » ; comme le dit encore Boileau, il était « très enclin à l'amour ».

molle ? Dans beaucoup de morceaux, n'appréciera-t-on point l'heureuse adaptation de l'expression, du rythme, de l'harmonie aux sentiments²⁶ ? Et enfin, dans quelques-uns d'entre eux — dans ceux-là surtout qui pleurent une absence cruelle ou une mort prématurée, — ne croira-t-on point par instants reconnaître l'accent d'une émotion personnelle et sincère ? Il m'a semblé ; et c'est pourquoi j'ai extrait ces quelques poèmes des gros livres maintenant dédaignés, sur lesquels se sont jadis « accoudées tant de rêveries », et dont tant de « jeunes cœurs ont été enivrés²⁷ » aux jours d'autrefois.

G. Michaut.

²⁶ Il sait notamment finir sur des rimes féminines, plus molles, plus fluides, toutes les strophes où domine la mélancolie, le chagrin, le découragement.

²⁷ Le Breton, *Le roman au XVII^e siècle*, p. 4. — J'ignorais, en recueillant ces poésies, que M. Lefranc eût écrit : « On voit que d'Urfé attachait une importance assez considérable aux vers qu'il a introduit dans son roman... et il serait intéressant et aisé d'en former un recueil spécial ». Mais j'ai retrouvé ce passage en préparant ma notice et il est juste que je reconnaisse ici à l'érudite professeur du Collège de France la priorité de l'idée que j'ai essayé de réaliser.